

Vol. 3. No 3.

601/A/209/1
Juin 1896



La Voix
du
Précieux Sang

REVUE PIEUSE

PATRONNÉE PAR

Sa Grandeur Ngr de St-Hyacinthe,

-- ET --

PUBLIÉE CHAQUE MOIS

Par les Sœurs Adoratrices du
Précieux Sang.

ST-HYACINTHE, QUE.,
Canada.

Abonnement : \$1.00 par an



SOMMAIRE.

Prières sollicitées.....	161
Le Précieux Sang (MGR RAYMOND)	162
La Fête-Dieu.....	163
Si tu voulais [S. M. B.].....	167
Le témoignage du sang [THÉOTIME].....	168
A Notre-Dame du Mont-Tombe [JEANNE DE SAINT-MICHEL]	172
Pensées	175
Un type d'épouse et de mère chrétienne [REV. PÈRE MONSABRE]	176
Eloge de Jeanne Mance (LAURE CONAN).....	180
Récits bibliques [RÉV. P. BERTHE].....	186
Aux jeunes filles [FRÉDERICA BREMER].....	188
Actions de grâces.....	189
Nouvelles Religieuses.....	189
Les neuf premiers vendredis du mois [V. S. J.].....	191

APPROBATION DE L'ORDINAIRE.

NOUS félicitons Nos Chères Filles, les Sœurs Adoratrices du Précieux Sang, de la belle œuvre qu'elles entreprennent, et Nous ne pouvons qu'encourager Notre Clergé et les fidèles de Notre diocèse à les seconder efficacement dans la sainte croisade qu'elles entreprennent pour la plus grande gloire du Sang de Jésus et le plus grand bien des âmes.

†L.-Z. Ev. de St-Hyacinthe.

EVECHÉ DE ST-HYACINTHE, 16 Février 1894.
Fête de la Lance et des Clous de Notre Seigneur.

EN VENTE AU MONASTÈRE DU PRÉCIEUX SANG.

NOUVEAU MANUEL DU PRÉCIEUX SANG :—*Reliure de luxe* : \$2.00, \$2.50, \$3.00 ; *reliure commune* : 75c., \$1.00, \$1.35.

AVIS.—Les abonnés des mois de juin et de juillet sont instamment priés de renouveler leur abonnement avant le 31 juillet. Les reçus sont expédiés dans le numéro du mois suivant : c'est à-dire ceux reçus en juin dans le numéro de juillet et ceux reçus en juillet dans le numéro d'août.

LA VOIX

— DU —

PRÉCIEUX SANG

Ce n'est point par des choses corruptibles, comme l'or et l'argent, que vous avez été rachetés,mais par le Précieux Sang de Notre Seigneur Jésus-Christ.
1 PET. I. 18.19

3ème ANNÉE. ST-HYACINTHE, QUÉ., JUIN 1896. No 3.

PRIÈRES SOLLICITEES

Pour des œuvres intéressantes au plus haut degré l'Eglise du Canada et l'avenir de la nationalité canadienne-française.

Pour que les prochaines élections assurent le triomphe de toutes les causes qui intéressent la religion et la patrie ; pour que l'esprit de concorde et de fraternité ne soit pas trop en souffrance durant ces jours de luttes ; pour que Dieu ne soit point offensé. Pour que le Canada soit préservé de toute calamité. Pour beaucoup de malades, d'affligés et de pécheurs. Pour une foule d'intentions diverses, entre autres : familles éprouvées, affaires importantes, jeunes personnes désireuses de connaître leur vocation, retour de jeunes gens éloignés du pays ; succès d'entreprises, de procès, d'examens, de cours classiques ; la persévérance d'un novice ; la vente de deux terrains ; demandes d'emplois, etc , etc

PRIONS POUR LES DÉFUNTS, spécialement : pour notre chère Sœur MARIE ANGE ; pour Mesdames MARION, décédée à Montréal ; LAFORE, à Faramville ; Vve GIRARD, à Marieville ; MESSIER, à St-Dominique ; MANSEAU, à St-Zéphirin ; MARTEL et MELANCON, toutes deux à St-Barnabé ; BACHAND, à Lancaster (Mass.) ; ACHIN, à Leeds (Mass) ; BENJAMIN LEFEBVRE, à Sherrington ; pour Melle VICTORIA DUCQUETTE, décédée à St-Augustin ; GEORGIANNA VALIQUETTE, à St-Vincent de Paul ; ROSE-ANNA BIBEAU, à Putnam (Conn.) ; M. H. JEANNE SIROIS, à Québec ; MARIE-RÉGINA GENDRON, à St-Hyacinthe ; pour MM. Jos LAPIERRE, à l'Île aux grues ; LOUIS PLANTE, à St-Nicolas ; Jos LETEAU, à Québec ; FÉLIX NOLETTE, à Lancaster (Mass.) ; LEOPOLD LAFRAMME, à Montréal ; JOHN WILKINSON, à Laurence (Mass) ; CHS LABERGE, à Chicago (Ill.) ; CHS CHARPENTIER et Jos BOURGEOU, à Montréal ; Dr A. W. GÉLINAS, à St-Hyacinthe ; le chevalier KÉROACK, à Québec ; M. MICHEL NORMANDIN, à St-Pie de Bagot ; M. J. B. RESTHER, à Montréal ; Mme VICTOR GLADU, à St-Antoine, etc.

A toutes ces fins, et pour toutes ces personnes, disons, matin et soir :

Nous vous en supplions, Seigneur, secourez vos serviteurs que vous avez rachetés par votre Sang précieux.

100 jours d'ind. pour les confrères du P. S.

Jésus, Marie, Joseph, éclairez-nous, secourez-nous, sauvez-nous. Ainsi soit-il. 200 jours d'ind. une fois par jour.

LEON XIII, 20 juin 1892.

LE PRÉCIEUX SANG

*Redempti estis.... pretioso sanguine
agni immaculati Christi.*

“ Vous avez été rachetés par le
“ Sang Précieux du Christ,
“ l'Agneau immaculé. ”

1 PÉTRE I. 18.

(Suite)

20o Le Sang de Jésus préserve de l'ange exterminateur. Le démon n'ose s'approcher ; il sent qu'il y a là une force qui va le repousser ; le chrétien est marqué du sceau divin. On est préservé de mille accidents par une communion sacramentelle ou spirituelle récente qui a communiqué le Sang de Jésus.

21o Le Sang de Jésus est un principe de force dans les combats. Il donne la victoire aussitôt qu'on a recours à lui dans les conditions voulues.

A la chute du dragon, ce cri fut entendu dans le ciel : *Ipsi vicerunt propter Sanguinem Agni* (Apoc. XII, II). Trempons nos armes dans ce Sang.

Saint Edmond, ayant combattu une violente tentation par le Sang de Jésus, obligea le démon de lui dire ce qu'il craignait le plus : “ Ce que tu viens d'invoquer, ” répondit Satan.

Saint Chrysostome dit : “ Ce Sang chasse les démons. ” *His Sanguis demones pellit.* Si l'eau bénite a cet effet, le Sang de Jésus ne l'aura-t-il pas ?

Ce qui a assuré la grande victoire du Christ nous rendra toujours victorieux dans le combat : *In hoc signo vinces.*

22o Le Sang de Jésus, c'est le principe de toutes les vertus. Il donne la chasteté : *Vinum germinans virgines* (Zach. 9.). Il détruit la concupiscence, sanctifie le corps. Les hommes deviennent chastes par l'Eucharistie ; il s'en exhale une odeur délicieuse qui fait disparaître les exhalaisons pestilentielles du vice. C'est lorsqu'on est tout imbu de ce Sang, donné par la Vierge des vierges, qu'on voue à Dieu sa virginité avec une grande joie.

Une aspiration du Sang divin suffit pour éteindre toutes les flammes voluptueuses.

230 Le Sang de Jésus apaise la colère. Que le feu du ressentiment bouillonne, quelques gouttes du Sang de ce doux Agneau suffisent pour l'éteindre par sa vertu propre, par le souvenir de la patience avec laquelle il a été répandu, et par la pensée du précepte que le Seigneur nous a fait de ne pas approcher de son corps et de son Sang avec un cœur ulcéré. Lorsqu'on communique sacramentellement ou spirituellement à ce Sang, il est impossible d'entretenir un sentiment de vengeance, si on ne veut l'entendre crier contre soi.

MGR. J. S. RAYMOND.

(A continuer.)

LA FÊTE-DIEU

PUISQUE tous les jours les prêtres de Jésus-Christ consacrent l'Eucharistie et offrent l'adorable sacrifice de la messe, on peut dire, en un sens très vrai, que la *Fête-Dieu*, qui donne au mois de juin son caractère particulier, est la plus ancienne de toutes les fêtes de l'Eglise, ayant commencé la veille du jour où notre divin Rédempteur a créé cette Eglise, son Epouse, en la tirant de son côté ouvert par la lance.

C'est alors, en effet, qu'après avoir pris du pain il le bénit, le donna à ses apôtres, en disant : " Prenez et mangez, ceci est mon corps. " De même il prit du vin, le bénit, le leur donna, en disant : " Prenez et buvez, c'est le calice de mon sang. " C'était la première consécration par le changement du pain et du vin en la substance du corps vivant de Jésus-Christ, c'est-à-dire le corps, le sang, l'âme et la divinité, tout le Christ, comme dit le Concile de Trente.

L'Eucharistie était instituée, sacrement et sacrifice ; et instituée pour durer, car en même temps le souverain prêtre

selon l'ordre de Melchisédech institué et fonde le sacerdoce chrétien. . . *Faites ceci en mémoire de moi* : c'est-à-dire, faites ce que je viens de faire. La présence réelle de Jésus-Christ sur nos autels, comme ami, victime, nourriture de nos âmes n'a point cessé depuis lors. Et c'est là

LA RAISON DOGMATIQUE DE LA FÊTE DU TRÈS SAINT SACREMENT.

Cette fête n'est-elle pas, en effet, destinée à célébrer le *saint* Sacrement ? Tous les sacrements sont saints, puisqu'ils signifient ce qu'ils produisent, c'est-à-dire la sainteté par la grâce, qui est une certaine communication de la vie divine faite à la créature. Mais ici, il y a l'auteur même de la grâce et de la sainteté, Dieu fait homme pour nous, le Saint des saints, toujours présent sous l'hostie consacrée. Ah ! vraiment, il faut bien que *ses délices* soient d'être avec les enfants des hommes !

Et non seulement il demeure avec nous, ami, consolateur, compagnon d'exil pour nous empêcher d'oublier Dieu, comme dit saint Thomas d'Aquin, mais il s'offre en victime, continue le même docteur, dans le sacrifice de la messe qui répare nos injustices envers la divinité et arrête son bras vengeur : *contra rapinam rei alienæ*.

Enfin la sainte Eucharistie est le moyen le plus efficace que Dieu pouvait nous donner pour nous faire arriver à la consommation de la vie chrétienne. La perfection de la vie spirituelle n'est-ce pas l'union à Dieu, commencée au Baptême, déclarée dans la Confirmation, et enfin, consommée par la communion au corps et au sang, à l'âme et à la divinité de Jésus-Christ. C'est cette manducation qui répare, selon une troisième pensée de saint Thomas, le mal terrible que le poison du fruit défendu avait causé en nous. Cette céleste manne nourrit le peuple de Dieu pendant le voyage à travers le désert qui nous sépare de la terre promise. Ce pain descendu du ciel dépose en nos corps des semences de résurrection et de vie glorieuse dans la patrie. Jésus-Christ est pour nous, ici-

bas, sous les voiles eucharistiques, ce que la divine essence est pour les bienheureux dans la patrie.

Vraiment, dit saint Augustin, " Dieu, tout savant qu'il est, ne connaît rien de meilleur ; tout puissant qu'il est, il ne peut rien de plus grand ; tout riche qu'il est, il n'a rien de plus à nous donner que l'Eucharistie. " Elle est, selon une autre pensée de saint Thomas, le mémorial de toutes les merveilles divines en notre faveur ; la substance de tous les biens spirituels qu'ils nous a départis, puisque toute la religion aboutit à l'autel et se résume ici-bas en Jésus-Christ vivant de la vie sacramentelle et se communiquant à nous ; elle est, enfin, le gage, la promesse et la substance voilée de la vie future avec son éternité de gloire, de fidélité sans borne et de paix inaltérable.

" Dieu, dit saint Grégoire de Nysse, est éternellement en lui-même ; il est dans son sacrement ; il y est pour qu'en le recevant, nous devenions ce qu'il est lui-même. " Et ainsi, par cette auguste invention, la parole qui, dans la bouche infernale de Satan, était un mensonge corrupteur, devient une vérité, source de toutes nos grandeurs : *Eritis sicut dii*, vous serez comme des dieux.

INSTITUTION DE LA FÊTE.

Ce n'est qu'au treizième siècle que l'Eglise jugea à propos d'établir une fête particulière du très saint Sacrement. Nous avons déjà dit pourquoi. Mais beaucoup d'âmes pieuses désiraient cette fête. Déjà l'hérésie de Bérenger, au onzième siècle, avait inspiré à plusieurs une pensée de réparation. Cet archidiaque de Tours avait été le premier à nier directement la présence réelle de Notre-Seigneur dans l'Eucharistie. Bien que son hérésie eût été condamnée et semblât éteinte, il restait une blessure profonde aux cœurs chrétiens. La pensée d'une réparation solennelle envers le mystère d'amour que Gerbet a si bien appelé le *dogme régénérateur de la piété chrétienne* commençait à s'affirmer. Une femme fut choisie du ciel pour

déterminer dans l'Eglise le mouvement de réparation qui devait aboutir à l'institution de la fête du très saint Sacrement.

Cette femme naquit en 1193, près de Liège, et l'histoire la connaît sous le nom de la Bienheureuse Julienne. Entrée de bonne heure chez les religieuses hospitalières de Mont Cornillon, dans cette même ville, la jeune religieuse parvint bientôt à une haute sainteté et le ciel la favorisa de dons extraordinaires. Elle se distinguait par une dévotion profonde envers le saint sacrement.

Dieu lui envoya une vision dont elle ne comprit pas d'abord la signification. Elle voyait la lune en son plein qui avait une brèche. Cette image était pour ainsi dire continuellement devant ses yeux. Ses directeurs ne savaient pas lui donner l'explication de ce phénomène. Elle eut recours aux pénitences et surtout à la prière. " Dieu lui fit enfin connaître que la lune signifiait l'Eglise, et que la brèche marquait le défaut de la fête du très saint sacrement, qui manquait dans le temps présent à la perfection de la discipline de l'Eglise. Dieu lui révéla en même temps qu'il l'avait choisie pour solliciter auprès des ministres de l'Eglise l'institution de cette fête particulière, dont la fin était d'honorer la divine Eucharistie par un culte plus solennel et pour réparer, en quelque manière, par cette publique célébrité, les irrévérences et les impiétés commises envers cet adorable mystère. " (1)

Julienne ne douta point ; mais son humilité lui fit garder le silence pendant vingt ans. Enfin, elle fit tout connaître à un chanoine de Liège dont les vertus et les lumières lui inspiraient la plus entière confiance. Ce vénérable ecclésiastique fut convaincu que le ciel avait parlé. Il s'employa auprès des autorités religieuses. Les théologiens de la ville et les religieux applaudirent de grand cœur au pieux dessein. Les plus zélés furent les Frères Prêcheurs et, en particulier, le célèbre frère Hugues de Saint-Cher, plus tard cardinal et fameux par ses grands travaux sur l'Écriture sainte.

(1) P. Croiset.

Mais nul ne se montra plus zélé que l'archidiacre de Liège, Jacques Pantaléon. Par ses efforts persévérants et énergiques, unis à ceux des Pères Dominicains, la Bienheureuse Julienne vit enfin ses vœux se réaliser, du moins en partie. En 1246, un mandement de Robert, évêque de Liège, établit dans le diocèse la fête du très saint Sacrement que le clergé et le peuple célébrèrent aussitôt avec beaucoup de dévotion et de solennité. Mais l'autorité suprême de l'Eglise n'avait pas encore parlé, et sans cette autorité la fête restait purement locale, ne répondant pas encore à la volonté de Dieu clairement manifesté.

(A continuer.)

SI TU VOULAIS !

Si tu voulais, dans ton Eucharistie,
 O mon Jésus, te révéler à moi ;
 Si tu voulais, pour mon âme ravie,
 Lever un peu le voile de la foi :
 Je t'aimerais, Toi qu'adorent les anges,
 Du même amour dont ils brûlent au ciel,
 Et, jour et nuit, mes soupirs, mes louanges,
 S'élèveraient vers ton auguste autel.

Si tu voulais, mon âme qui t'implore
 S'embraserait comme le Séraphin,
 Et son amour croîtrait à chaque aurore,
 Quand tu descends pour apaiser sa faim.
 Mais pour t'aimer, Dieu qu'adorent les anges,
 Ah ! je n'ai rien qu'un pauvre cœur mortel,
 Et mes soupirs plutôt que mes louanges
 Montent souvent vers ton auguste autel.

Si tu voulais quand, près de toi, mon âme
 Vient épancher ses plaintes, son amour,
 Tu lui dirais ce que ton Sang réclame,
 Ce que ta croix demande pour retour.
 Et dans mon sein, Dieu qu'adorent les anges,
 S'allumerait le feu qui brûle au ciel,
 Et, jour et nuit, mes soupirs, mes louanges,
 S'élèveraient vers ton auguste autel.

Si tu voulais, Jésus, ô Dieu que j'aime,
 Me consoler d'un regard de tes yeux,
 J'oublirais tout pour ta beauté suprême,
 Tu serais seul l'objet de tous mes vœux.
 Mais sans te voir, Toi qui charmes les anges,
 Puis-je t'aimer ici-bas comme au ciel ?
 Non, mes soupirs plutôt que mes louanges,
 Montent souvent vers ton auguste autel.

Si tu voulais ! . . O mon Jésus, pardonne,
 J'entends ta voix, tu réponds à mon cœur ;
 A ses désirs ton amour s'abandonne,
 Oh ! laisse-le savourer son bonheur !
 Je veux t'aimer, Dieu qu'adorent les anges,
 Du même amour dont ils brûlent au ciel,
 Et, jour et nuit, mes hymnes de louanges
 S'élèveront vers ton auguste autel !

S M. B.

TEMOIGNAGE DU SANG

LES PERSÉCUTIONS.

LE témoignage du sang a vaincu le monde, renversé les idoles, établi le règne de l'Évangile, les chrétiens étant partout les victimes et les suppôts de Satan s'érigeant en persécuteurs.

Ce fut surtout l'œuvre à jamais mémorable des trois premiers siècles de notre ère. La lutte sanglante y fut en quelque sorte continue et sévit comme en permanence dans les diverses contrées civilisées de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe. Des édits de persécutions de plus en plus rigoureux étaient édictés de temps à autre et aucun n'était révoqué ; tous restaient en vigueur et par intervalle étaient appliqués çà et là avec un accroissement de violence, principalement dans les grandes villes.

Rome, alors ville immense d'environ trois millions d'habitants, capitale du monde idolâtre, fit tant de victimes qu'elle fut toute arrosée de leur sang et devint leur conquête, en même temps qu'elle devenait le centre de la foi catholique et le foyer de la nouvelle civilisation. Saint Jean nous la dépeint ivre du sang des saints, couverte du sang des martyrs : *Vidi . . . ebriam de sanguine sanctorum et de sanguine martyrum Jesu* (1). Par là elle mérita d'être pillée, ravagée, incendiée, détruite de fond en comble un grand nombre de fois par les guerres civiles, les révolutions, les barbares. Elle devait à ce prix expier ses forfaits et devoir au sang des martyrs la gloire immortelle de devenir pour toujours la capitale du monde catholique.

Dans le cours des trois premiers siècles, l'Empire romain vit se succéder dix périodes d'une plus grande violence. L'histoire les a appelées les dix persécutions ; elles furent les plus cruelles et les plus générales. Il y en a eu d'autres ailleurs et depuis, sans cesse pour ainsi dire, en un endroit ou dans l'autre. Durant dix siècles, les mahométans ont été altérés du sang chrétien et l'ont fait couler à flots sur toutes les plages où ils ont dominé, en haine de Jésus-Christ et de la foi catholique. Les barbares du nord, les Perses, les orientaux, toutes les nations païennes ont fait des milliers de martyrs dans la suite des âges et ne trouvent encore que trop souvent l'occasion et le prétexte d'en faire chaque année. Les sectes, les schismes,

(1) Apoc. 17, 6.

les hérésies, tous les despotismes n'ont cessé d'en faire au sein même de la société chrétienne : de sorte que l'histoire des martyrs ensanglante et illustre à la fois les annales du monde entier, tant parmi les peuples croyants que chez les infidèles.

L'Eglise a dans son martyrologe des millions de témoins jusqu'à l'effusion du sang ; chaque peuple chrétien a les siens, ainsi que chaque famille religieuse.

Le Sauveur du monde fut le premier : Ponce-Pilate, au nom de Tibère-César, porta, sanctionna et scella sous la loi nouvelle le premier arrêt de mort contre la vérité divine.

Bientôt les Césars, au comble de leurs débordements comme au faite de leur puissance, prirent eux-mêmes en mains la cause de Satan déguisé, avec tous les vices, sous les mille noms divers d'idoles sans nombre. Ce fut le grand combat, le combat décisif du monde pervers et de ses forces occultes contre le christianisme naissant. Les Césars, servis par des légions innombrables, par leurs préfets, leurs rhéteurs, leur administration universelle, entreprirent de l'étouffer au berceau et de le noyer dans le sang ; ils ne réussirent qu'à s'envelir eux-mêmes, les leurs, leurs institutions, leur société vermoulue, sous les décombres de leurs temples d'idoles.

A la suite du Roi des martyrs, les Apôtres vinrent, les uns après les autres, occuper leur place d'honneur et de dignité et s'inscrire avec leur sang en tête du martyrologe des peuples qu'ils évangélisèrent.

Saint Jacques le mineur et saint Jacques le Majeur furent immolés à Jérusalem, saint Philippe à Hiérapolis, en Phrygie, province de l'Asie Mineure, saint Barthélemi en Arménie, saint Mathieu en Ethiopie, saint Simon et saint Jude en Perse, saint Mathias aussi en Ethiopie, saint Thomas dans les Indes chez les Brahmanes, saint André dans la ville de Patros en Grèce, Acharie ; enfin, Rome vit le martyr de saint Jean, de saint Paul, et de saint Pierre. Saint Jean survécut, sortit de la chaudière d'huile bouillante rajeuni et reconforté et continua longtemps encore son témoignage d'Apôtre. Saint Pierre, en

qualité de chef, ouvrit la longue liste des papes martyrs. En général, ils le furent tour à tour jusqu'à saint Sylvestre, contemporain de Constantin. Il y en a eu plusieurs autres depuis. Mais ce qui est remarquable, c'est que dès le début le démon a su, comme il le fait aujourd'hui, diriger tous ses efforts et toute sa fureur contre le chef de l'Eglise, sur la terre, le premier représentant de Jésus et en exerçant le pouvoir suprême.

Les dix grandes persécutions des Césars eurent lieu aux époques suivantes : la première débuta en 64 sous Néron, une sorte de démon en forme humaine, un empereur vraiment endiablé ; la deuxième en 95 sous Domitien ; la troisième sous Trajan au début du second siècle ; la quatrième en 177 sous Marc-Aurèle ; la cinquième sous Septime Sévère en 202 ; la sixième sous Maximin en 235 ; la septième en 249 sous l'empereur Dèce, avec un caractère d'universalité et de cruauté impitoyable indiquant clairement l'intention d'anéantir le christianisme ; la huitième sous Valérien, en 257, dirigée particulièrement contre les prêtres qu'on envoyait à la mort sans rémission ; la neuvième sous Aurélien, en 275 ; enfin la dixième en 303, décrétée par Dioclétien et Galère à l'instigation du philosophe Hiéroclès. Ce fut le dernier grand effort du paganisme déjà agonisant. Quelques années plus tard, Constantin, à son tour maître du monde et devenu chrétien, rendait son édit de Milan et au nom du pouvoir civil proclamait la liberté chrétienne, la liberté et le devoir de croire, connaître, aimer et servir ; il déclarait le paganisme déchu de son usurpation séculaire et dès lors ce n'était plus qu'une question de temps pour que les temples chrétiens et les tabernacles eucharistiques s'érigéassent partout à la place des pagodes de Satan.

Les martyrs avaient été les héros de la lutte ; leur sang avait fait partout germer des millions de chrétiens ; les peuples fidèles se formaient, se constituaient avec leurs institutions et leurs lois ; ils entraient sur la scène du monde, y introduisaient la civilisation et y commençaient leur marche

trionphante, détruisant l'erreur et l'esclavage, établissant le règne de la vérité et du droit, grâce au sang des martyrs, grâce au sang de leur Roi : tant il est vrai que le sang est la rédemption du monde, non seulement le salut éternel des individus, mais même le salut social des peuples, le prix de leur délivrance, de l'ordre public et des biens temporels que l'ordre public nous assure.

THÉOTIME.

A NOTRE-DAME-DU-MONT-TOMBE (1)

Auguste Dame-du-Mont-Tombe,
Gardienne de la vieille foi,
Si j'étais la blanche colombe,
Je prendrais mon essor vers toi ;
Je partirais dès l'aube éclosé.
Par ce renouveau solennel,
Te portant la plus belle rose
Que l'on cueille sous notre ciel. 2

Et je dévorerais l'espace,
Et j'annoncerais à l'azur,
A l'onde, au nuage qui passe,
Mon bonheur qui serait si pur !
J'irais, Souveraine des Anges,
Sous le regard de l'Infini,
J'irais redisant tes louanges
Et roucoulant ton nom béni.

De loin, je verrais ta Montagne,
Dont les flancs se mirent dans l'eau,
Et j'apercevrais la Bretagne,
Et je chercherais Saint-Malo ;

(1) Le Mont-Saint-Michel, où l'on rend hommage à Marie sous le double vocable de Notre-Dame-du-Mont-Tombe et de Notre-Dame-des-Anges, fut appelé Mont-Tombe jusqu'en 710.

(2) Au Canada, les roses s'épanouissent ordinairement au commencement de juin.

Comme une douce mélodie,
 Un beau matin résonneraient
 Les cloches de la Normandie
 Dont les sites m'enchanteraient. ¹

Et là, je fermerais mon aile,
 Là, sur ton rocher merveilleux,
 En m'écriant : " Oh ! qu'elle est belle,
 Cette terre de mes aïeux ! "
 Et je croirais voir, dans un rêve,
 Cartier avec ses matelots
 Franchir pieusement la grève
 Pour t'invoquer, Reine des flots.

Oui, dans ton vaste sanctuaire,
 A l'ombre des larges piliers
 Où, jadis, monta la prière
 Des moines et des chevaliers,
 Nos pères d'illustre mémoire,
 Nos pères ont dû, bien des fois,
 Vers leur antique Vierge Noire, ²
 Elever leur fervente voix.

Tu leur as livi, brillante Etoile !
 C'est ta lumière qui guida
 Leur noble dessein et leur voile
 Vers les plages du Canada.
 C'est toi qui protégeas leur race,
 C'est toi qui les rendis vainqueurs,
 Et tu nous as gardé, vivace,
 Ton culte si cher à leurs cœurs.

(1) Nos pères étaient, pour la plupart, bretons et normands.

(2) La *Vierge Noire* porte sur son bras droit le Sauveur du monde et tient un sceptre de la main gauche. Le divin Enfant, de la main gauche, supporte le globe surmonté d'une croix, et de la droite il donne sa bénédiction. Le Fils et la Mère sont revêtus du manteau royal et ils ont le front ceint du diadème.

Blottie au pied de ton image,
 Je te dirais : " Mère d'amour,
 Souris à mon pèlerinage,
 Comble tous mes vœux en ce jour !
 Toi, des deux mondes l'espérance,
 Toi dont le pouvoir est si grand,
 Reçois, Madone de la France,
 La fleur des bords du Saint-Laurent. "

JEANNE DE SAINT-MICHEL.

NOTA.—La basilique normande du chef des milices célestes, plusieurs fois détruite par le feu et réédifiée ou restaurée par la munificence de la nation française, se divise en deux églises distinctes : l'église *aérienne* et l'église *inférieure* où se trouve la chapelle de Notre-Dame-Sous-Terre.

Dans cette chapelle, nos ancêtres ont vénéré la madone de bois primitivement honorée dans la chapelle des Trente-Cièges, chapelle souterraine du temple élevé par saint Aubert à la gloire de l'Archange, l'an 709. Cette madone avait été miraculeusement épargnée par l'incendie de 1112 qui réduisit en cendres l'église et les logis monastiques. Elle était noire.

" Avant la révolution, dit M. l'abbé E. Soyer, Notre-Dame-du-Mont-Tombe fut surtout visitée par de longues files de marins sauvés des naufrages ; ces fils de l'Océan, avec une ferveur qui n'est pas rare parmi eux, entonnaient d'une voix rauque comme le bruit des vagues, l'*Ave Maris Stella* ou ce gracieux *Salve Regina* que les anges chantent eux-mêmes sur leurs harpes d'or. "

Jacques Cartier, qui découvrit le Canada, fit voile de Saint-Malo pour le Nouveau-Monde en 1534, c'est-à-dire seize ans après le pèlerinage de François Ier au Mont-Saint-Michel.

Nul doute qu'à l'exemple du roi *très chrétien*, le célèbre navigateur et ses compagnons de traversée n'aient aussi obéi à l'irrésistible impulsion qui, en ces temps-là, dirigeait les foules vers le " palais des Anges. "

À l'époque de la tourmente révolutionnaire, alors que l'impiété faisait main basse sur tout ce qu'elle rencontrait de sacré et de vénérable, la précieuse statue disparut avec toutes les richesses de la merveilleuse basilique, restée interdite au culte jusqu'en 1865.

Il était réservé à Mgr Bravard, évêque de Coutances et d'Avranches, de rouvrir les portes du sanctuaire archangélique.

M. Marquet, dernier directeur de la maison centrale de l'Abbaye, désireux de réintégrer dans ses droits l'auguste Mère de Dieu, et de ressusciter le culte qu'on lui rendait autrefois dans la " Jérusalem de l'Occident " dota la crypte des Gros-Piliers d'une statue de la Vierge Noire.

En 1886, cette statue a été transférée à l'église paroissiale, par les RR. PP. Missionnaires, Oblats du Sacré-Cœur, dévoués serviteurs des anges et de leur Reine sur le Mont au *printemps de la mer*.

JEANNE DE SAINT-MICHEL.

PENSÉES

Le salut d'une seule âme vaut mieux que la conquête d'un empire.

SAMUEL DE CHAMPLAIN.

* * *

Savez-vous que nous sommes bien aveugles, bien insensés, bien bêtes, de ne nous occuper que de ce monde, de nous amuser à des bagatelles, de prendre racine ici-bas comme si l'éternité nous y était promise et d'oublier cet autre monde, ce beau royaume !

EUGÉNIE DE GUÉRIN.

* * *

Celui qui veut une chose en vient à bout, mais la chose la plus difficile dans le monde, c'est de vouloir. Personne ne peut savoir quelle est la force de la volonté.

J. DE MAISTRE.

* * *

Que Dieu est bon de nous faire vieillir pour nous ramener de force au sérieux qui est la prière. Qu'Il est bon de broyer nos cœurs froids et durs, pour en dégager cette étincelle et ce parfum qui est la prière !

LOUIS VECILLOT.

* * *

Avoir de la résignation dans les souffrances est une marque qu'on est proche de Dieu et de ses miséricordes.

MARIE DE L'INCARNATION.

* * *

Qui tire une âme du purgatoire paie Marie de ses larmes, fait fleurir la croix, rayonner le Calvaire. Il glorifie le Précieux Sang et élève un degré de plus au trône de l'Agneau céleste.

R. P. TESNIÈRE.

UN TYPE D'EPOUSE ET DE MÈRE CHRÉTIENNE

(Suite)

MONIQUE était heureuse de cette première victoire ; mais il lui restait encore un pécheur à convertir, son fils, son pauvre Augustin, plus coupable que Patrice, parce qu'il avait abusé de plus grandes grâces. Sur lui aussi l'amour devait agir. Mais comment ? La mère, soumise au roi du foyer domestique, lui emprunte, avec l'autorité du commandement vis-à-vis des enfants, le droit de conseil et de direction dans le bien, de réprimande et de correction dans le mal. Elle est d'autant plus forte en cela, que sa parole s'appuie sur dix, quinze, vingt années de dévouement. Monique n'avait rien négligé près d'Augustin.

Aux premières confidences de ses tourments, elle avait répondu par de sages avertissements, elle lui avait doucement reproché ses désordres, elle s'était abaissée jusqu'à la prière ; mais qui l'aurait cru ? Augustin se fatigua de l'entendre, et, un jour, il laissa tomber de ses lèvres ces mots méprisants : *Va, va, paroles de femmes !* Il fallait se taire. Pourtant, en une circonstance, la mère outragée devint terrible : ce fut lorsqu'elle apprit l'apostasie de son fils. Elle le chassa de son toit, et lui défendit de jamais paraître devant elle. Augustin obéit ; mais bientôt Monique alla le retrouver. Elle l'aimait tant !

Elle l'aimait ; mais comment faire agir sur lui son amour, puisque sa parole était méprisée ? Que les mères chrétiennes écoutent et s'instruisent.

Une mère ne voit jamais la fin de son amour et de son dévouement. Son cœur est rempli, nous l'avons dit, de forces mystérieuses et divines, et ces forces agissent quand la nature est à bout. Qui ne peut plus parler, peut toujours prier, pleurer, s'immoler : c'est ce que fit la mère d'Augustin.

Elle pria Dieu qui l'éprouvait si cruellement. Deux fois par jour, elle allait à l'église, et y demeurait de longues heures à genoux, pâle, immobile, les yeux fixés vers le ciel. Ceux

qui passaient près d'elle, pouvaient entendre, entre deux sanglots, cette tendre et douloureuse invocation : " Mon Dieu, ayez pitié de mon fils Augustin. "

Elle pria les saints et surtout les martyrs : elle visitait leurs tombeaux et demandait à leurs restes glorieux une grâce qui convertit son pauvre Augustin. Elle pria les hommes : elle s'agenouilla devant ceux dont le cœur ami pouvait comprendre ses tourments maternels : elle leur demanda de parler à son fils ; elle arracha aux lèvres d'Ambroise des cris sublimes, qui frappaient comme la foudre le cœur de son Augustin.

Elle pleura, et l'Eglise a chanté ses pieuses larmes, dont la terre était baignée partout où elle s'était prosternée. " La voilà, la voilà, s'écrie-t-elle, cette veuve qui sait pleurer, celle qui versa de si constantes et si amères larmes pour son fils ! Ils ont élevé leur voix, Seigneur, ils ont élevé leur voix ces fleuves de larmes qui tombaient des yeux de cette sainte mère. "

Elle pleura, et Augustin a pu dire : " O mon Dieu, si vous ne m'avez pas abandonné, c'est que ma mère pleurait jour et nuit, et qu'elle versait en sacrifice tout le sang de son cœur ! " O femmes qui répandez sur des maux imaginaires les perles précieuses que vos yeux font éclore, que ne les réservez-vous pour le plus grand des maux, la mort spirituelle de vos enfants !

Monique pleura et elle s'immola. Son cœur en deuil aimait les longues veilles et son âme avide d'un bien unique imposait à son corps des jeûnes fréquents et rigoureux. Elle s'approchait des pauvres comme une humble servante ; elle s'asseyait à leur chevet, pansait leurs plaies, recueillait leur dernier soupir et les ensevelissait pieusement. Elle élevait les orphelins comme ses propres enfants, et allait porter des consolations et des paroles de paix dans toutes les familles que la douleur et les passions avaient visitées.

Mais veilles, jeûnes, humbles services de la charité, offices de la miséricorde chrétienne : tout cela c'était pour son fils Augustin.

Ce malheureux enfant, triste amant de la gloire, se mit à la poursuivre partout où il espérait l'atteindre. Il avait trompé sa mère, comptant obtenir, loin d'elle, une paix funeste à son cœur ; mais de Tagaste à Carthage, de Carthage à Rome, de Rome à Milan, Monique, éperdue, suivit sa trace. Elle voulait prier, pleurer, s'immoler près de lui.

“ Le fils d'une telle mère ” pouvait-il être perdu ? Non, mon Dieu, vous l'avez sauvé.

Nous ne dépeindrons pas toutes les crises de cette âme passant de la foi au doute, du doute au désespoir, puis revenant sur ses pas et s'acheminant lentement vers les régions lumineuses qu'elle avait abandonnées. Oublions ce triste drame d'une âme infidèle, et reculant de quinze siècles en arrière, transportons-nous en esprit dans le baptistère de Milan. C'est là que Monique a remporté sa dernière victoire.

Augustin est debout près de la piscine sacrée. Sur un signe d'Ambroise, il se précipite dans l'onde salutaire qui doit le laver de toutes ses souillures. Il chante : Je crois en Dieu, je crois en Jésus-Christ, je crois à l'Esprit-Saint, et Ambroise prononce sur sa tête humiliée la sainte formule du baptême : Je te baptise au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

La prière, les larmes, les sacrifices d'une mère ont enfin triomphé. Augustin est chrétien. On le revêt d'une robe blanche, on le couronne de lis, on le conduit à l'autel ; le peuple ému s'écarte pour le laisser passer, et, devant le Saint des saints, Ambroise, inspiré, lève les bras au ciel et s'écrie : *Te Deum laudamus, te Dominum confitemur*. Augustin répond : *Te aeternum Patrem omnis terra veneratur*. Et ainsi, de l'un à l'autre, jusqu'à la fin du cantique, ils se renvoient l'inspiration divine. Pendant ce temps, Monique, debout dans un ravissement d'amour et de reconnaissance, versait ses dernières larmes.

Sa tâche était finie : elle pouvait mourir. Aussi, à quelque temps de là, sur les rivages d'Ostie, au bord de la mer empourprée par les derniers feux du soleil, une femme pâle et

amaigrie était assise près d'un jeune homme dont elle serrait tendrement la main. Tous deux ils regardent l'océan, non l'océan terrestre, symbole de nos inconstantes passions, mais à travers le firmament, l'océan infini, la mer tranquille et sans rivages, où toute vie prend sa source. Un instant, ils crurent la toucher : ils étaient ravis. Un douloureux soupir les rappela sur la terre, et la femme s'écria : " Mon fils, plus rien maintenant ne me retient ici-bas ; mes espérances sont réalisées, vous êtes chrétien, vous voulez servir Dieu, que ferais-je donc ici davantage ? "

Cette femme, c'était Monique sur le seuil de son tombeau. Epouses et mères chrétiennes, saluez-la : c'est votre modèle et votre patronne ; vous venez de lire le récit de sa douloureuse vie ; cette vie, c'est la vôtre. Si vous souffrez comme elle, nous vous en conjurons par les miséricordieuses entrailles de Jésus, Sauveur des âmes, ne désespérez pas, ne dites pas comme l'infortuné Job : *Je m'ennuie de vivre*. Mais priez, pleurez, sacrifiez-vous, et attendez avec confiance le jour heureux où, prenant dans vos mains les mains purifiées de vos époux et de vos enfants, il vous sera permis de contempler près d'eux, des rivages de cette terre, les rivages de l'éternité.

Et vous, chers infidèles, qui vivez, peut être depuis bien des années, dans l'éloignement de Dieu, puisse la touchante histoire de sainte Monique vous faire comprendre le prix d'une âme ! Ayez pitié des femmes que votre indifférence et votre endurcissement martyrisent chaque jour. Leur douleur vous assiège : ne vous rendez vous pas ? Pitié ! pitié pour elles ! Rendez-vous. Que si, sourds à leur voix, insensibles à leur souffrance et au spectacle de leurs vertus, vous prolongez vos résistances impies, vous ne découragerez pas leur héroïque patience, car elles viennent d'apprendre deux choses qu'elles n'oublieront jamais : **DANS UN CŒUR CHRÉTIEN, L'AMOUR TOUJOURS ESPÈRE, L'AMOUR TOUJOURS TRIOMPHE.**

R. P. MONSABRÉ.

ELOGE DE JEANNE MANCE.

Ce discours a été lu à Montréal, le 13 mai, à la séance française du Congrès des femmes, séance présidée par Son Excellence Lady Aberdeen.

EXCELLENCE,

MESDAMES ET MESSIEURS

L'ILLUSTRE Romaine qui fonda le premier hôpital—qui, la première,—se fit servante de la souffrance, a eu bien des imitatrices le long des siècles et—vous le savez—ces héroïnes de la charité font notre grandeur.

Il n'est point donné aux femmes d'aller, à travers la glorieuse fumée des champs de bataille, affronter la mort. Pour nous, le champ d'honneur c'est le service de la souffrance, et, sur ce champ si vaste, combien de femmes sont tombées inaperçues, à jamais ignorées, semblables à ces obscurs héros qui ont donné leur vie, sans laisser sur terre un souvenir.

Mais il y a les sacrifices qui ne peuvent rester ensevelis dans l'ombre ; même parmi nous, il y a des héroïsmes dont l'histoire émue garde la mémoire.

Mesdames, appelée à l'honneur de vous adresser, ce soir, la parole, j'ai cru vous être agréable en vous entretenant d'une femme dont le nom vivra à jamais dans ce pays et surtout dans cette ville, car elle a été la courageuse ouvrière de la première heure, dans le sol sauvage, elle a aidé à planter la croix et le drapeau français ; parmi les grandes figures de ces jours immortels, la sienne se détache rayonnante et le regard s'y arrête avec un tendre et étonné respect.

Vous avez compris que je veux parler de Jeanne Mance, la noble auxiliaire de Maisonneuve, la fondatrice de l'Hôtel-Dieu de Ville-Marie.

Ce nom de Ville-Marie rappelle aux Canadiens-français de merveilleux souvenirs de désintéressement, de vaillance et de foi. L'histoire des commencements de Montréal, mais c'est un cantique sacré. . un cantique sacré sur un champ de gloire.

Dans le monde entier, on ne trouverait pas une ville qui ait une origine aussi noble, aussi pure. Les fondateurs de Montréal — qui le croirait aujourd'hui ? — n'avaient qu'un but : la gloire de Dieu. C'est à ce but, d'une grandeur infinie, qu'ils ont sacrifié l'or et le sang.

La fondation de Ville-Marie est un poème héroïque, un poème divin ; mais, à en juger d'après les vues de la sagesse humaine, c'était bien le projet le plus extravagant, le plus impossible, qu'on eut jamais conçu.

Les petits établissements commencés par les Français comptaient à peine deux cents habitants — y compris les femmes et les enfants — quand un prêtre illustre, M. Olier, et M. Royer de la Dauversière, gentilhomme de l'Anjou, eurent l'inspiration de fonder, dans l'île de Montréal, une ville qui portât le nom de Ville-Marie. De cette ville, ils voulaient faire un foyer de civilisation, une barrière contre les incursions des terribles Iroquois, si réfractaires à la lumière de l'Évangile.

Une pareille entreprise semblait plutôt convenir à un roi qu'à de simples particuliers. Cependant les fondateurs s'engageaient à faire eux-mêmes les frais presque infinis de cet établissement de Ville-Marie. Sachant que les colons y seraient plus qu'ailleurs exposés aux surprises de leurs cruels ennemis, ils choisirent l'île de Montréal et, après en avoir fait l'acquisition, firent à la Vierge, dans l'église Notre-Dame, à Paris, hommage solennel de l'île inconnue, l'en déclarant à jamais protectrice et propriétaire.

Des hommes choisis parmi les plus forts, les plus courageux, se dévouèrent à l'œuvre de Ville-Marie. Ces hommes qui s'obligeaient à l'héroïsme continuel avaient pour chef Paul Chomedey de Maisonneuve, admirable officier qui n'avait d'autre ambition que de vivre loin du monde et de servir parfaitement Dieu et la France, dans la profession des armes.

Mais, en cette île lointaine et sauvage où les Français allaient avoir une guerre atroce à soutenir, qui prendrait soin des blessés ?

Mesdames, il est dit dans l'Écriture que "là où la femme n'est point, le malade gémit," et, à cette œuvre manifestement divine de Ville-Marie, une femme eut la gloire d'être associée.

Toute grandeur suppose une préparation. Pour qu'un cœur humain s'en aille de tout son poids vers le sacrifice, il faut qu'il soit profondément pénétré de la loi d'amour, du feu sacré apporté par le Christ. La philanthropie, fleur de la terre régénérée, peut bien faire donner l'or et le pain, mais elle ne fait pas se donner soi-même.

Je ne m'arrêterai pas aux jeunes années de Mlle Mance, mais, à ceux qui ne peuvent admettre le surnaturel et que le spiritisme passionné, il serait curieux d'entendre expliquer ce qui se passa à la première rencontre de Mlle Mance et de M. de la Dauversière.

Tout entier à son projet de Ville-Marie, le gentilhomme traversait une rue de la Rochelle où Mlle Mance venait d'arriver tourmentée par un ardent, mais vague désir de se consacrer aux missions du Canada. Ils ne s'étaient jamais vus. Jamais ils n'avaient entendu parler l'un de l'autre. Mais en se rencontrant, il leur suffit d'un regard pour se connaître jusqu'au plus profond de l'âme. Ils lurent dans leurs pensées les plus secrètes, se saluèrent chacun par leur nom et Mlle Mance aperçut, dans une lumière surnaturelle, à quel dessein de Dieu elle devait consacrer sa vie. Dès cet instant, elle appartint corps et âme à l'œuvre de Ville-Marie.

De très honorable famille, elle usa de la liberté que lui avait laissée la mort de ses parents, pour se faire l'infirmière de ces soldats de Dieu ; elle enchaîna au service d'un hôpital une vie qui aurait pu être heureuse et facile.

Mesdames et Messieurs, le sacrifice est, dit-on, la plus belle chose qui soit au monde, et, ne l'oublions pas, pour venir ici panser les plaies des blessés, veiller auprès du lit des mourants, il ne fallait pas seulement quitter sa patrie . . se résigner aux plus rudes privations . . il fallait aussi affronter les plus effroyables dangers. Pour certains hommes, le sentiraient du

danger peut être une source de mâles voluptés, mais pour les femmes, c'est un instrument de torture. Aussi Mlle Mance—douée de qualités charmantes—inspirait-elle une vive compassion. A Québec, on mit tout en œuvre pour la retenir, pour la détourner de son généreux dessein.

M. de Montmagny, gouverneur du Canada, ne voyait dans la fondation de Ville-Marie qu'une folle entreprise où beaucoup d'argent et bien des vies allaient être sacrifiés. Il pressa M. de Maisonneuve de renoncer à son projet et offrit de lui donner l'île d'Orléans pour établir sa colonie.

A toutes les représentations sur la témérité de l'entreprise, M. de Maisonneuve répondit : " Je ne suis point venu pour délibérer, mais pour exécuter. Quand tous les arbres de l'île de Montréal seraient changés en Iroquois, il est de mon honneur d'aller y établir une colonie. "

Ni les mille dangers de mort, ni le danger bien autrement redoutable de tomber vivant entre les mains des Iroquois et d'être emmenée en captivité ne purent arrêter Mlle Mance. Quand, au printemps de 1642, les hardis pionniers, avec des cris de joie et des chants d'actions de grâces, prirent possession de l'île de Montréal, elle était au milieu d'eux. Au bord de la forêt traversée par le soleil de mai, elle prépara l'autel où se dit la première messe.

Un attrait mystérieux et puissant avait poussé Mlle Mance à Ville-Marie. Le dévouement qui se dépense goutte à goutte exige une volonté suprême et l'ensemble des plus hautes vertus. Jamais le sien ne se démentit. Toujours occupée des malades et des blessés, ne reculant devant aucun travail, aucun dégoût, aucune lassitude, elle vécut dans son humble hôpital entouré d'une palissade de pieux.

A Ville-Marie, il y avait des meurtrières à toutes les maisons et, pour franchir le seuil de sa porte, un homme prenait ses armes. On vivait dans la continuelle appréhension de ces ennemis féroces et rusés qui surgissaient partout comme des fantômes sinistres et sanglants.

Jeanne Mance avait, de la sainte, l'abnégation sur-humaine, le dévouement surnaturel, mais elle avait aussi les délicatesses et les faiblesses de la femme. Elle n'a rien écrit de ses impressions, mais les religieuses qui la remplacèrent à l'hôpital ont laissé des annales. Elles avouent ingénument que le service des malades—bien qu'accablant à cause des veilles qu'il nécessitait—ne leur semblait rien comparé aux frayeurs où elles étaient d'être prises par les Iroquois.

“ Tous les jours, dit l'annaliste, nous avions sous les yeux les traitements cruels qu'ils faisaient souffrir à ceux qui tombaient entre leurs mains. Cela nous inspirait tant de terreur qu'il faut s'être trouvé en cette extrémité pour s'en faire une idée. Toutes les fois que quelques uns des nôtres étaient attaqués, on sonnait le tocsin pour inviter les habitants à aller les secourir. Quand on sonnait le tocsin, ma sœur Maillet tombait aussitôt en faiblesse, par l'excès de la peur, et ma sœur Macé, tout le temps que durait l'alarme, demeurait sans parole et dans un état à faire pitié. Ma sœur de Brésoles était plus forte et plus courageuse; la frayeur, dont elle ne pouvait se défendre, ne l'empêchait pas de servir ses malades, ni de recevoir ceux qu'on apportait blessés ou morts. Je crois, ajoute l'annaliste, que la mort aurait été plus douce de beaucoup qu'une vie mélangée et traversée de tant d'alarmes pour nous et de compassion pour nos pauvres frères que nous voyions traités si cruellement. ”

Cette vie, Jeanne Mance l'a supportée durant trente-trois ans. Et quand les secours firent défaut, quand tout sembla perdu, son intelligente initiative, en sauvant Ville-Marie, sauva la colonie tout entière.

Et maintenant que Ville-Marie est devenue une grande ville, est-il juste que rien n'y rappelle cette héroïne ?

Aux périlleux commencements de Montréal, Jeanne Mance a pris une part tendre et active. Elle a été la chaste gardienne de ce foyer de vaillance, où la sève chrétienne circulait si généreuse, si puissante... elle a veillé sur le berceau de Ville-

Marie, sur ce rude et sanglant berceau qui rayonne de clartés célestes. " Le respect, dit un orateur sacré, est, après la religion, le plus sublime sentiment de l'âme humaine. Lorsqu'une supériorité se découvre, lorsqu'une majesté se montre à une âme assez grande pour la reconnaître et pour la sentir, il se fait en elle une impression généreuse qui a besoin de se produire comme un hommage. "

A son fondateur, Maisonneuve, le chevalier sans peur de la Vierge Marie, Montréal vient d'élever une statue. Ne convient-il pas que la femme qui a été à la peine soit aussi à l'honneur ? En ces jours de mollesse où l'on n'a plus guère que le culte du confortable, il est bon d'arracher les âmes au présent, de reporter les regards vers cette aube étrangement pure, où apparaissent, dans leur suprême beauté, la force. . la générosité. . le sacrifice. .

" Pratiquer les grandes âmes des meilleurs siècles, tel est le but des études historiques, disait Montaigne. "

MADAME, appliquée à la noble tâche d'adoucir aux femmes les difficultés de la vie, vous jugerez mieux que personne si l'on ne devrait pas populariser ce qui élève et honore la femme. Vous qui descendez si volontiers de votre élévation pour secourir, pour aider les déshérités et les humbles : vous qui avez la tendre, la généreuse compassion de toutes les faiblesses, de toutes les souffrances, vous ne pouvez manquer d'avoir le respect profond de l'héroïsme, car " le respect c'est la grandeur répondant à la grandeur. "

Je suis bien au-dessous de ma tâche. Je n'ai pas su montrer dans sa beauté cette glorieuse figure du passé ; mais, pour cette Française d'un cœur si noble et si grand, Votre Excellence ne saurait se défendre, j'en suis sûre, d'une fraternelle sympathie.

LAURE CONAN.

RECITS BIBLIQUES. (1)

ABRAHAM

III

EN EGYPTE

(Suite)

MAIS Abram avait mis son épouse sous la protection du Dieu qui ne l'avait jamais abandonné au jour de l'épreuve. A peine fut-elle introduite dans le palais royal, que la colère de ce grand Dieu éclata contre le ravisseur. De grands fléaux l'accablèrent, lui et sa famille, en punition de l'enlèvement de Saraï, ce qui fit naître le repentir dans son cœur. Ayant mandé Abram, il s'excusa du crime qu'il avait commis.

Quand la famine eut cessé, il donna l'ordre à ses gardes de prendre soin du chef étranger et de l'escorter jusqu'à la frontière, lui, sa femme, ses serviteurs et ses troupeaux, de manière à ce que tous ses biens fussent en sûreté.

Abram quitta donc la terre d'Egypte pour s'en retourner dans le pays de Chanaan. Longeant de nouveau la grande mer, la caravane traversa le désert et revint camper au midi de la Palestine, là où le patriarche avait en dernier lieu fixé sa tente, entre Haï et Béthel. Il y retrouva l'autel qu'il avait élevé au Seigneur, et s'empressa d'offrir un sacrifice pour remercier ce Dieu de bonté de la protection dont il l'avait couvert pendant ce lointain voyage.

Un incident survenu entre les pasteurs de ses troupeaux et ceux de Loth, son neveu, lui fournit bientôt l'occasion de

(1) Reproduction interdite, à moins d'une permission spéciale de l'auteur, le Rev. P. Berthe, rédemptoriste. On peut se procurer, au prix de 3 fr. franco, la collection des 25 Récits bibliques, en s'adressant au Rev. P. Directeur de *La Sainte Famille*, à ANTONY (Seine) France.

montrer son grand cœur. Dieu avait béni le saint patriarche et le vaillant jeune homme qui n'avait pas hésité à le suivre dans ses longs pèlerinages. Tous deux possédant de nombreux troupeaux de bœufs et de brebis, Loth se trouvait, comme Abram, à la tête d'une nombreuse tribu de pasteurs dévoués à ses intérêts. Or il arrivait souvent que les pâturages, resserrés dans d'étroites vallées, ne suffisaient pas à l'entretien de ces immenses troupeaux, et alors des rixes s'élevaient entre les serviteurs des deux maîtres au sujet de l'emplacement où ils mèneraient paître leurs bœufs et leurs brebis. Abram ne voulut point donner aux Chananéens le spectacle de pareilles divisions : " Il ne faut point, dit-il à son neveu, qu'il surgisse de querelle entre vous et moi, entre mes pasteurs et les vôtres. La paix convient à des frères. Or donc, voyez l'immense territoire qui se déploie devant vous, allez où vous le désirez. Si vous prenez à gauche, j'irai à droite ; si vous préférez la droite, je prendrai à gauche. "

Loth arrêta ses regards sur la magnifique plaine que le Jourdain baigne de ses eaux. Là s'élevaient alors les riches et voluptueuses cités de Sodome et Gomorrhe, à l'ombre des palmiers, des saules et des acacias. Sur tout le parcours du fleuve, des plaines couvertes d'abondantes moissons, de vertes prairies, des bouquets d'arbres ; sur les coteaux environnants, de véritables forêts : toute la contrée lui apparut comme un nouveau jardin de délices planté par le Seigneur, comme une image de cette riante vallée du Nil qu'il n'avait pu abandonner sans regret. Jeune encore, Loth ne pensa point que les magnificences et les beautés de la nature recouvrent souvent d'épouvantables laideurs. Il prit congé d'Abram et se retira dans la ville de Sodome dont les crimes sans nom commençaient à lasser la patience de Dieu.

Abram demeura dans le pays de Chanaan, sans se mêler aux infidèles. Pour le récompenser de sa persévérance à toute épreuve, Dieu lui renouvela les promesses déjà faites à Ur et à Sichem. Il lui apparut aussitôt après le départ de Loth :

“ Lève les yeux, ô Abram, lui dit-il, et, de la montagne que ton pied foule, embrasse d'un regard l'orient et l'occident, l'aiglon et le midi. Toute cette terre, décrmais ton domaine, je la donnerai à ta postérité. Je multiplierai tes enfants comme les grains de poussière qui couvrent le sol. Si quel- qu'un peut les compter, qu'il entreprenne de compter les re- jetons d'Abram. Lève-toi donc, et parcours ce pays dans toute sa longueur et toute sa largeur, car un jour il t'appar- tiendra. ”

Abram replia sa tenté pour obéir à l'ordre du Seigneur. Après avoir visité le pays de Chanaan dans toute son étendue, il vint habiter dans la vallée de Mambré, près d'Hébron. Comme dans ses stations précédentes, il y érigea un autel au vrai Dieu et attendit avec confiance l'effet de ses promesses.

RÉV. P. BERTHE.

(A continuer)

AUX JEUNES FILLES

Vous qui n'avez récolté jusqu'ici que dans le roman votre connaissance de la vie et des hommes, vous qui, à votre entrée dans le monde, attendez que le monde s'occupe de vous, comme le papillon de la rosée, ou comme l'araignée du moucheron, je vous adresse quelques mots.

Soyez calmes, le monde n'est pas si dangereux qu'on le dit : l'espèce humaine est trop préoccupée de son ménage, et vous pourrez faire l'expérience qu'elle ne s'inquiète pas plus de vous que de la lune et quelquefois encore moins.

Vous vous préparez, jeunes filles de dix-sept ans, à résis- ter aux tempêtes de la vie. Hélas ! vous aurez probablement à lutter davantage contre son calme. Tout meurt ou plutôt tout est mourant, excepté la douleur.

FREDERIKA BREMER.

ACTIONS DE GRACES

Beaucoup de personnes nous ont adressé des lettres d'*actions de grâces* pour des faveurs qu'elles ont promis de faire publier dans LA VOIX DU PRÉCIEUX SANG.

Nous serions heureuses de nous rendre à leur désir en reproduisant ces lettres intégralement, mais toutes se ressemblent tellement que nous croyons devoir les résumer en quelques lignes.

Ce sont des malades, des pauvres cherchant du travail, des personnes sous le poids de la croix, d'autres ayant sollicité "des grâces insignes" qui ont été exaucées après avoir fait des neuvaines en l'honneur du Précieux Sang, ou promis de s'abonner à notre revue. Toutes demandent que l'on remercie avec elles le Très Précieux Sang de Notre Seigneur Jésus-Christ.

Disons donc souvent et de tout cœur, à l'intention de ces personnes :

Vive le Sang de Jésus maintenant et toujours et dans tous les siècles des siècles ! Ainsi soit-il.

NOUVELLES RELIGIEUSES.

ST-HYACINTHE.—Le 30 avril dernier, Sa Grandeur Mgr Paul LaRocque, évêque de Sherbrooke, donnait l'habit de l'Institut du Précieux Sang à Mademoiselle Marie-Louise St-Germain et recevait les vœux de religion de Sœur Marie de l'Eucharistie et de Sœur Marie de l'Incarnation. Monsieur l'abbé LaRocque, secrétaire de Monseigneur de Sherbrooke et frère de Sœur Marie de l'Eucharistie, prononça le sermon de circonstance.

SHERBROOKE.—Nous lisons dans LE PIONNIER :

Une profession religieuse a eu lieu, le huit mai, au Monastère du Précieux-Sang. Sa Grandeur Mgr LaRocque reçut les vœux de Delle Sophronie Primeau, de Beauharnois, en religion sœur Rose de Viterbe.

Le sermon de circonstance fut prononcé par M. l'abbé P. A. Lefebvre, chapelain de la communauté, qui développa le texte suivant :

Ubi invenietur sapientia ? Où trouvera-t-on la sagesse ?

La jeune religieuse fut conduite au pied de l'autel par la Très-Révérènde Mère Catherine-Aurèlie, fondatrice de l'Institut et supérieure de la maison-mère à St-Hyacinthe.

Sa Grandeur était assistée de M. le Grand-Vicaire Chalifoux et de M. l'abbé N. Caron, curé de Ste-Catherine. M. l'abbé J. S. LaRocque agissait comme maître des cérémonies.

M. l'abbé Gignac, curé de la cathédrale, et M. l'abbé P. A. Bégin, professeur de sciences au séminaire, étaient présents au chœur de la modeste chapelle, dont la nef était littéralement envahie par une foule de fidèles attirés par le caractère aussi touchant que sublime de la cérémonie.

Monseigneur accorda une bénédiction spéciale aux assistants, après leur avoir adressé une courte allocution.

N.-D. DES OLIVIERS

Depuis la publication de notre dernière livraison, plusieurs correspondants nous demandent le prix des médailles de N.-D. DES OLIVIERS. Elles sont de 5 cts pièce, et 50 cts la douzaine.

Tout prêtre peut les bénir. En général, nous faisons bénir, ici même, celles qui sont payées d'avance.

amour et mettez fin à mes ingratitude. Souvenez-vous que le V^{otre} adorable, portant le poids de mes péchés au jardin des Oliviers et sur la croix, en a été alligé ; ne permettez pas que vos angoisses et vos douleurs, votre Sang, vos larmes et vos sueurs me soient inutiles. Touchez efficacement mon cœur, ô Cœur débonnaire de mon Jésus, et faites que ce moment soit celui de ma conversion. Conservez en moi tout ce qui vous déplaît, tout ce qui vous peut résister. Imprimez-vous vous-même si avant dans mon cœur que jamais je ne vous puisse oublier, ni être séparé de vous. Je vous en conjure, par toutes vos bontés, faites que mon nom soit écrit en vous, ô Cœur sacré, puisque je veux vivre et mourir dans votre amour. Ainsi soit-il.

COURTES EJACULATIONS.

O Cœur d'amour, je mets en vous toute ma confiance, car je crains tout de ma faiblesse, mais j'espère tout de votre bonté. Ainsi soit-il.

+

O Jésus, je vous offre mon pauvre cœur. Renouvelez-le par le Sang vivifiant qui coule du vôtre, afin qu'il soit digne de votre amour.

40 jours d'indulgence.

+ L.-Z., EV. DE ST-HYACINTHE.

La Communion du premier vendredi

PENDANT NEUF MOIS CONSÉCUTIFS.

Parmi les pratiques de dévotion en l'honneur du Sacré Cœur de Jésus, une des plus touchantes et des plus efficaces est bien celle que Notre-Seigneur suggéra lui-même à la bienheureuse Marguerite-Marie.

Après avoir engagé la sainte religieuse à communier " tous les premiers vendredis du mois ", il ajouta : " Ma fille chérie, dans l'ex-
" cès de la miséricorde de mon cœur, je te
" promets que son amour tout puissant ac-
" cordera, à tous ceux qui communieront le
" premier vendredi, neuf mois de suite, la
" grâce de la persévérance finale, et qu'ils ne
" mourront pas sans recevoir les sacre-
" ments " Se peut-il promesse plus
consolante !

En nous développant l'excellence de cette pratique, un religieux de la Compagnie de Jésus nous disait : " Sans doute, cette révélation faite à la Bienheureuse Marguerite-Marie n'est pas un article de foi ; l'Eglise ne s'est même pas positivement prononcée sur " la dévotion des neuf premiers vendredis ", comme elle l'a formellement fait pour le Scapulaire du Mont-Carmel qui porte une promesse analogue. Mais l'Eglise, qui a placé Marguerite-Marie sur les autels, après avoir minutement examiné et ses vertus et les grâces ex-

trouvés dont elle a été l'objet, n'a jamais exprimé une opinion hostile à la révélation dont il est ici question, — pas même le moindre doute. Pour ma part, ajouta l'ardent apôtre de la dévotion au Sacré-Cœur, je suis plus certain de bénéficier du privilège promis en pratiquant la dévotion des "neuf premiers vendredis" qu'en portant le scapulaire du Mont-Carmel : car j'ignore si je mourrai revêtu de mon scapulaire, tandis que, si une fois dans ma vie, j'ai eu le bonheur de faire la communion des neuf premiers vendredis en l'honneur du Sacré-Cœur, je suis certain que Notre-Seigneur me sauvera, en vertu de sa promesse." (1)

Ces paroles ne sont pas tombées en terre stérile. Au mois suivant, toute la communauté inaugura cette excellente pratique. Bien plus, il fut déterminé qu'aussitôt après la décès d'une de nos sœurs, cette même pratique serait renouvelée en commun, pour celle d'être nous qui mourrait la première.

Sans doute, Notre-Seigneur ne s'est pas engagé à sauver ceux *pour qui* les conditions

(1) Il va sans dire qu'il faut que les communions soient saintes. La communion sacrilège est le souverain outrage au cœur de Notre-Seigneur. En promesse au contraire, il puis davantage les personnes qui s'autoriseraient de ces vœux communions pour pécher ensuite plus librement.

de cette pratique seraient remplies ; mais il s'est engagé à exaucer ' quiconque demande.' Or, quoi de plus délicat, quoi de plus habile, oserons-nous dire, que de recourir à lui, pour en obtenir quelques faveurs, en faisant usage des pratiques les plus agréables à son cœur, à celles qu'il a lui-même suggérées ?.....

AMENDE HONORABLE.

(Il serait bon de l'écarter chaque vendredi des neuf mois).

Permettez que je m'adresse à vous, ô Cœur divin et adorable de Jésus, mon Sauveur, abîme d'amour et de miséricorde, et que je vous demande, saisi d'étonnement sur vos bontés et sur mes ingratitude : Pourquoi est-ce, ô mon Dieu, que vous avez inventé une nouvelle manière de vous immoler pour moi en la divine Eucharistie ? Estimez-vous peu, Seigneur, de vous être une fois offert aux lieux, aux fonts, aux douleurs, aux insultes et à la mort de la croix. Tant-il, à présent que vous êtes glorieux et immortel, que je vous voie sans cesse exposé aux opprobres dans votre sacrement d'amour où Vous êtes si souvent méprisé, insulté, foulé aux pieds par ceux-là mêmes qui devraient vous aimer avec plus d'ardeur ? Et faut-il que je voie mon cœur un nombre de ces misérables ingrats sans mourir de douleur et de confusion ? Ah ! mon Dieu, percez ce cœur du trait de votre

Une abondante moisson spirituelle offerte aux abonnés et aux zélateurs de " La Voix du Précieux Sang ".

1. Toute personne qui envoie le montant de son abonnement ou de son réabonnement [\$1.00 par année] à " La Voix du Précieux Sang "—édition française ou anglaise—ou qui, ne pouvant s'abonner elle-même, nous envoie le nom et l'adresse d'un nouvel abonné, avec le montant de son abonnement, a droit, pendant un an, aux avantages suivants :

Une intention générale dans toutes les prières et pénitences de la communauté ; une part spéciale dans 600 messes entendues, 500 communions, 20,000 chemins de la croix, autant de chapelets, 500 heures réparatrices de minuit. De plus, nous recommanderons aux prières, à la réunion mensuelle des membres de l'archiconfrérie du Précieux Sang, et dans le journal ceux des parents de nos abonnés et zélateurs qui mourraient pendant l'année. Ces mêmes défunts participeront aussi au service que nous faisons chanter, le 3 novembre, pour nos bienfaiteurs trépassés.

2. Si l'on désirait associer une personne défunte à tous les avantages sus-énumérés, on n'aurait qu'à expédier un second abonnement,—c'est-à-dire le nom, etc., d'un nouvel abonné—ou à offrir à Dieu, en faveur de la personne décédée, les avantages auxquels on a droit par son propre abonnement ou son réabonnement.

3. Un pieux souvenir sera envoyé à chaque nouvel abonné, ainsi qu'à chaque zéléteur.

Que la bénédiction du Très Précieux Sang de Jésus crucifié repose sur tous ceux qui nous sont dévoués ; qu'elle protège leur famille, leurs entreprises, et les préserve de tout malheur de l'âme et du corps.

1.—N. B.—Tous les envois et demandes doivent être adressés comme suit : " LA VOIX DU PRÉCIEUX SANG ", ST-HYACINTHE, P. Q. (Canada.)

Les personnes qui se plaignent d'erreurs dans leurs comptes sont priées de se rappeler que nous ne répondons que des envois ainsi adressés.

2.—L'abonnement à cette revue mensuelle est toujours daté du jour où l'on s'abonne.

PRIMES EXTRAORDINAIRES.

1.—Toute personne qui, pendant ce mois, nous enverra le montant de deux abonnements nouveaux, recevra un MOIS DU PRÉCIEUX SANG et une "COURONNE" dite "de la BONNE MORT", ou une IMAGE DE JÉSUS CRUCIFIÉ sur ivoirine et une belle MÉDAILLE DE NOTRE-DAME DES OLIVIERS.

Aux personnes qui se feraient zélatrices de cette œuvre, en envoyant les noms d'au moins 5 abonnés, même y compris le montant de leur abonnement (\$1.00 par an), nous expédierons un MANUEL DU PRÉCIEUX SANG.